

Jean
Dullis
Editeur

PAULINE CARTON

92
1/3

Georges DEBOT

R

GEORGES DEBOT

Pauline Carton

89
6/76

16° Ln. 27
91407

DL--8 1 1976-00122

Pauline Carton

1912

1912

GEORGES DEBOT

A PAULINE CARTON
Que vos jours en France soient beaux et de la
à venir en France admirable à la suite
de la vie en France et de la vie en France!

Pauline Carton

JEAN DULLIS, éditeur

GEORGES DEBOT

Pauline Carton



© Jean Dullis, Éditeur, Paris - 1975

ISBN 2.7083.0033.4

A PAULINÉ CARTON

Que vous soyez de Gap, de Montagne ou de Lille
O vous qui la trouvez admirable à la scène,
Si vous pourriez savoir combien le phénomène
Est encore bien plus admirable à la ville!

à la fin

A PAUVRE CARTON

For the day of the Montagu & Co. Bill
Ours is the only available & the best
of the printing done under a license
at more than the amount of the bill!



Préface

Cher Georges Debot qui l'aimiez tant et qu'elle aimait tant, voici quelques mots sur Pauline avec l'amitié de votre vieux Jean Nohain.

Je relis la dernière lettre qu'elle m'a envoyée, avec cette jolie écriture, limpide et gaie qu'elle a conservée jusqu'au dernier moment. Une lettre jaillissante et enthousiaste, comme elle l'était elle-même, et qui se terminait par ces mots : « L'idée que je vais déjeuner avec vous mardi me fait danser de joie dans mon lit ! Je vous saute au cou ! — Pauline. » Elle allait avoir 90 ans.

Que de dames j'ai connues dans ma vie, bien sûr. Pauline Carton a été, de toutes, la plus indépendante, la plus désintéressée, la plus amusante et la plus fidèle.

Je lui disais souvent, pour rire : « Pauline, si les circonstances m'obligeaient un jour à partir dans une île déserte et que je ne puisse emmener qu'une seule personne avec moi, voudriez-vous que nous partions ensemble ? » Et elle me répondait : « Oui, oui !.. »

Peu de temps avant la fin, je l'entends encore me demander tristement : « Et notre île déserte ? »

Dans l'île déserte où je me retire, le soir, avec mes souvenirs, que vous êtes présente souvent, chère Pauline Carton. Nous parlons interminablement, comme quand vous étiez là, de nos voyages, de nos tournées, de nos déjeuners aux courses, au Brignolet, chez vos amis les Coupe-Chou, chez Lipp, de Sacha Guitry, et de ces étonnantes et inoubliables histoires, jamais les mêmes... que vous me racontiez chaque fois si drôlement.

Je ne suis jamais passé rue de Rivoli, devant l'hôtel « Saint-James et d'Albany », sans lever les yeux sur votre fenêtre du sixième étage, où se trouvait, depuis 40 ans, votre charmant et naïf petit royaume. Ce royaume, heureux, dont vous étiez pour tous vos sujets, et pour moi, la reine sans apparat, mais que nous aimions tant, la reine du plus beau royaume : le royaume de la simplicité, de la bonne humeur et de l'amitié.

Jean NOHAIN.

CHAPITRE I

Pauline et moi

— C'est Pauline, ce soir, dans ce salon à Paris, quelques jours...

— Tu es bien, je vais me coucher en ce moment...
— Je l'attends encore me répondre... J'ai bien vu que
votre voix dans ce salon qu'elle était présente...
— Oui, ce soir, ce soir, ce soir, ce soir...
— La voix de Pauline Carter ne parle à son époque
à son, mais à son époque... Elle parlait, elle et
parlait, elle et elle, qu'un moment de
son.

— Pour Pauline, ce salon se trouvait à son époque...
— Elle parlait, elle parlait, elle parlait, elle parlait...
— Elle parlait, elle parlait, elle parlait, elle parlait...
— Elle parlait, elle parlait, elle parlait, elle parlait...

— Elle parlait, elle parlait, elle parlait, elle parlait...
— Elle parlait, elle parlait, elle parlait, elle parlait...
— Elle parlait, elle parlait, elle parlait, elle parlait...
— Elle parlait, elle parlait, elle parlait, elle parlait...

Pas de temps avant la fin, je l'entends encore me demander tristement : « Et moi, les enfants ? »

Deux fils, dit-elle où je me retiens, le soir, avec mes sœurs, que vous êtes prisonniers comme, chère Pauline Carton. Nous parlons indéfiniment, souvent quand nous étions là, de vos voyages, de nos lectures, de nos discussions sur ce que sont les Français, plus ou moins les Coups-d'Etat, 1918, l'app. de Charles Guéry, et de ces discussions et discussions diverses, jusqu'à les oublier, que j'ai pu raconter chaque fois et défilant.

Je ne suis jamais, je n'ai jamais vu Pauline et Charles-Louis et d'Albany, mais avec les yeux sur votre famille de votre époque et de travail, depuis de nos, votre charbon et nos plus rapides. L'expérience, heureuse, dont vous êtes pour tout par votre et pour moi, la reine des années, mais que nous sommes dans, la reine de plus dans ce monde : le respect de la simplicité, de la bonne honneur et de l'unité.

Jean NOUAIN.

CHAPITRE I

— Pauline, ce soir, nous sortons. Alors, habillez-vous.

— Très bien, je vais me mettre en langouste.

Je l'entends encore me répondre... J'entends encore cette voix dont on disait qu'elle était piquante, acidulée... Cela, au fond, ne veut pas dire grand chose... La voix de Pauline Carton ne pouvait être comparée à rien, sinon à elle-même. Elle était nette, claire et parfois, sonnait aussi sèche qu'un claquement de fouet.

Pour Pauline, « se mettre en langouste » signifiait revêtir un incroyable manteau de feutrine qui avait peut-être (et encore ! ce n'est pas sûr !) été à la mode il y a quelque trente ans.

Elle l'adorait, ce manteau. Jean Violette, l'unique amour de sa vie, le lui avait offert à Genève, un hiver de grand froid. D'un rouge ardent de coquelicot à l'origine, il avait pâli avec le temps, virant peu à peu au rose soutenu de la langouste quand on la tire du court-bouillon. Tel quel, c'était le man-

teau de gala, le manteau des grands jours et des grands soirs. Elle l'endossait quand nous allions, disait-elle, « draguer ».

Ce vêtement, c'est maintenant une clocharde qui le porte. Pauline l'a voulu ainsi.

L'hiver dernier, elle venait chez moi, comme cela lui arrivait souvent en fin d'après-midi. J'habite à Montmartre, place Charles-Dullin, et elle la traversait, son manteau-langouste sur le dos, quand un groupe de clochards, dont une femme, lui fit un triomphe. Après l'avoir acclamée, tous l'entourèrent et la conversation s'engagea. Au bout d'une dizaine de minutes, Pauline les quitta après leur avoir distribué quelques pièces. La clocharde la rappela : « Hé ! Si un jour vous n'en voulez plus, de votre manteau, pensez à moi ».

— C'est promis, répondit Pauline. A ma mort, il vous reviendra.

A la maison, elle me conta l'incident et termina en me disant :

— Adorable Debot, vous savez ce qu'il vous reste à faire lorsque je serai partie jouer de la harpe auprès des anges. Vous prendrez mon manteau et vous le remettrez à cette femme. Elle est facile à trouver car elle ne quitte pratiquement pas le banc de la place Charles-Dullin, juste en face le théâtre de l'Atelier. C'est son domicile privé.

J'ai respecté la promesse de ma vieille amie après avoir réuni le peu de vêtements et d'objets personnels qu'elle avait emportés à la clinique où elle a rendu le dernier soupir le 17 juin 1974.

L'avant-veille de sa mort, j'étais allé lui dire au revoir, étant obligé de partir quelques jours en Tuni-

sie. Elle était faible mais bien qu'elle accusât, de jour en jour, une lassitude croissante, je n'imaginai pas — peut-être parce que j'en refusais l'éventualité — que sa fin fût si proche. Je m'étais assis près de son lit, elle me souriait affectueusement.

— Alors, Pauline, comment allez-vous ?

— Très bien. Je suis partie pour devenir centenaire. Le jour de mes 90 ans, les moineaux des Tuileries auront leurs croissants, comme d'habitude.

Chaque matin, quand elle se trouvait à Paris, Pauline allait, en effet, jeter du pain aux oiseaux de son jardin préféré car elle n'avait que la rue de Rivoli à traverser. Mais, à chacun de ses anniversaires, elle remplaçait le pain par deux croissants.

— Quand j'aurai cent ans, ajouta-t-elle, je leur achèterai quatre croissants au lieu de deux. Comme ça, ils sauront que je fête un grand événement.

Je l'avais donc quittée sans appréhension particulière, sans ce serrement de cœur qu'on éprouve au moment de laisser une malade que son âge, il faut bien l'avouer, rend particulièrement vulnérable.

Il était écrit que les moineaux ne recevraient plus jamais de Pauline ni pain ni croissants. Au lendemain de ma visite, elle s'éteignait sans avoir eu le temps de célébrer avec eux, le 4 juillet suivant, son quatre-vingt-dixième anniversaire.

Le télégramme m'annonçant la nouvelle m'a joint à Skanès, en Tunisie. Je suis revenu aussitôt pour conduire son corps à la Faculté de Médecine, rue des Saints-Pères. C'était sa volonté. Elle ne croyait ni à Dieu ni au diable, se moquait d'avoir un coin au cimetière et avait légué son corps à la Faculté des Sciences.

— Autant que je serve à quelque chose après ma mort...

Elle disait encore, avec son humour féroce : « Je ne peux pas dire que je ferai un beau cadeau aux étudiants. J'ai même pensé à me faire tatouer, autour du cou : « Tant pis pour vous ! »... C'est vrai... Depuis que j'ai été opérée de la cataracte, je n'ai plus qu'un œil de bon. Et encore ! Quant à mes jambes, elles ne sont plus celles de Jazy, encore moins celles de Marlène. Ça n'empêche pas les gens de me dire : « Alors, Pauline ? Toujours bon pied, bon œil ? »... Enfin, j'espère que les étudiants y trouveront encore leur bonheur. »

Il faisait un temps splendide, le matin où j'ai accompagné Pauline jusqu'à l'École de Médecine. La levée du corps devait avoir lieu à la clinique Mozart où elle était décédée. La veille, j'avais téléphoné à sa nièce, une personne qui avait occupé si peu de place dans le cœur et dans la vie de Pauline que beaucoup de gens la croyaient sans aucune famille. En quelque quarante ans, je ne crois pas qu'elle avait rencontré une seule fois cette nièce, la fille de son frère Auguste, disparu très jeune.

Toutefois, ayant appris la mort de cette tante célèbre et se rappelant opportunément qu'elle en était, en principe, l'héritière, elle avait fait diligence pour se manifester et prendre contact avec moi. Je l'avais donc avertie par téléphone que nous quitterions la clinique à 8 heures. Au bout du fil, elle ne prit même pas la peine d'hésiter.

— C'est vraiment trop tôt, dit-elle.

Elle ne vint pas. Pas plus, d'ailleurs, que ceux qui se disaient les amis de Pauline, pas plus que ceux qui

l'avaient côtoyée pendant des années, sur la scène ou sur un plateau.

*
**

La mort de Pauline a laissé en moi un vide affreux, un sentiment de solitude profonde que seul, à présent, le souvenir de l'affection qui nous liait adoucit. Depuis vingt ans, nous ne nous quittons guère. Il ne se passait pas de jour sans que nous nous retrouvions, sauf, bien sûr, lorsque, professionnellement, je devais m'absenter. En ce cas, nous échangeions des télégrammes, plus rapides que des lettres et qui la renseignaient exactement sur l'endroit où je me trouvais.

Mais jamais elle ne se montrait maternelle avec moi, pas plus que je ne l'entourais d'un ballet d'attentions respectueusement filiales. Elle les aurait trouvées encombrantes, déplacées, et je me serais fait remettre vertement à ma place avec un : « Gardez ça pour les vieilles dames » sans réplique. D'elle à moi, il n'y avait ni sirupeuse tendresse ni indulgence bêlante. Pauline aimait à rire, Pauline aimait à vivre. Moi aussi, j'adore rire et vivre. Soixante ans nous séparaient... Quelle importance cela avait-il ? Aucune, vraiment. J'ose affirmer aujourd'hui que, entre Pauline Carton et moi, ç'a été une histoire d'amour. D'amour de la vie.

*
**

La mystérieuse entente qui nous liait était telle que nous ne pensions pas, en nous quittant, à prendre un autre rendez-vous. C'était inutile, nous savions que nous nous reverrions au plus tard le lendemain, soit le matin, soit le soir.

J'arrivais, par exemple, à « La Tête de l'Art » (aujourd'hui disparu) où elle racontait, pour la plus grande joie des spectateurs, quelques-uns de ses lointains souvenirs de théâtre. Je l'attendais à sa sortie de scène. En me voyant, elle manifestait une joie de pensionnaire que son grand cousin de Saint-Cyr est venu distraire de son internat. Le temps de revêtir son invraisemblable manteau-housse noir en peluche, imprimé façon fourrure (n'étant pas prévenue de ma visite, elle n'avait pas jugé utile de s'habiller en langouste), elle me prenait le bras et disait :

— Venez, exquis Debot, nous allons draguer.

Et l'on « draguait » jusqu'à deux, trois ou quatre heures du matin, allant d'un cabaret à l'autre, toujours dans ceux qui présentaient un spectacle. A tous, elle préférait celui de Michou, à Montmartre. Ayant joué elle-même dans de nombreuses revues, elle adorait les parodies. Sa lucidité caustique, son humour percutant y trouvaient une pâture de choix et elle avait écrit une petite lettre à Michou pour lui exprimer tout le plaisir qu'elle avait retiré de son spectacle.

« Sympathique Michou,

Ce qui m'a joyeusement épatée dans votre spectacle, c'est que, habituée à voir les « travestis sur disques » faire d'agréables et joyeuses clowneries, j'ai vu votre équipe se livrer à la parodie la plus fine, la plus pertinente, la plus malicieuse qui soit !... Et j'adore la parodie — et j'en déguste bien rarement — et je vous en remercie avec joie et gratitude.

P. Carton. »

Je la raccompagnais ensuite à l'hôtel « Saint-James et d'Albany » qu'elle habitait depuis quarante ans.

Nous nous installions toujours à la même table, à droite de l'entrée et là, pour clore brillamment notre orgie, elle se commandait un lait chaud en disant : « Nous avons emmagasiné beaucoup de fumée. Il faut se désintoxiquer en buvant du lait. »

Elle ne se souciait guère, pourtant, de ce qui intoxiquait ou n'intoxiquait pas. Prononcer devant elle le mot « pollution » lui faisait hausser les épaules. Elle prétendait que la pollution n'est qu'un épouvantail mis à la mode par notre époque moderne, et qu'elle existait déjà au Moyen Age.

— Elle portait seulement d'autres noms : lèpre, choléra, peste. Au temps de Louis IX, dit Saint-Louis, on a même fait mieux, on l'a sanctifiée, la pollution. On l'a appelée croisade.

Ce mépris de la maladie ne l'avait pas empêchée de supporter sans impatience, quand elle jouait dans la troupe de Sacha Guitry, le soin extrême que ce dernier prenait de sa santé et de celle de ses proches. Sacha vivait dans la hantise du microbe et de la bactérie. Jacques Lorcey rapporte, dans son livre : *Sacha Guitry* que, pendant les représentations de « Mozart », en 1925, le comte de Ségur et Cécile Sorel, alors mariés, les avaient invités, Yvonne Printemps et lui, chez Larue. Au moment où Yvonne s'appêtait à goûter les huîtres qu'on venait d'apporter, Sacha jeta les hauts cris :

— Eh bien ! Et la typhoïde... Veux-tu laisser cela... Garçon, enlevez l'assiette.

La même comédie avait recommencé — à l'agacement mal dissimulé d'Yvonne — quand on avait servi la salade qui aurait dû, selon Sacha, être lavée à l'eau de Vittel.

En nos vingt ans de quotidienne amitié, jamais Pauline, dans nos sorties du soir, ne donna elle-même le signal du couvre-feu. Si je ne l'avais fait moi-même, nous ne nous serions pas couchés.

— Allons, Pauline, disais-je. Il faut aller dormir.

— Déjà ? murmurait-elle.

Elle me tendait sa main que je me contentais de serrer. Pas plus que nous ne nous tutoyions, nous ne nous embrassions. Elle n'était pas du genre démonstratif, moi non plus. Mais parfois, pour exprimer l'affection qu'elle avait pour moi, sa tendresse prenait de curieux détours.

Nous déjeunions un jour au restaurant, à l'époque des huîtres. Elle voulait que je commande des belons.

— Non, Pauline, je préfère des claires.

— Comme vous voudrez, adorable Debot. Douze claires, alors.

— J'en aurai assez avec six, je vous assure.

Alors, presque implorante, elle me dit : « Oh ! non, s'il vous plaît... Neuf. »

Elle se laissait aussi, de temps à autre, glisser à un geste surprenant. Elle m'embrassait la main.

Une seule fois, je me souviens qu'elle m'a donné un baiser et, c'est le cas de le dire, un baiser de théâtre. Elle jouait alors, aux Variétés, « La maison de Zaza », une pièce de Gaby Bruyère. Elle y tenait le rôle d'une tenancière de bordel.

Un soir, comme d'habitude, j'arrive inopinément au théâtre et comme, dans ce métier, on se jette au cou les uns les autres en s'appelant « biche, puce, colombe » parce qu'on ne se souvient pas toujours exactement du prénom ou du nom de l'interlocuteur, je passe de bras en bras, de main en main, de chéri en chérie.

Pauline qui assistait, muette et l'œil goguenard, à cette série d'accolades, s'approche de moi et me souffle à l'oreille : « Allez, donnez-moi vos joues... Rien que pour les emmerder. » Et nous sommes tombés en riant dans les bras l'un de l'autre.

à l'épave par-dessus, comme s'il eût été un
 tout simple poisson. Elle se pencha sur le
 bord de la table et dit : — Voilà, voilà !
 — Alors, voilà, voilà ! dit-elle en riant.
 — Voilà, voilà ! dit-elle en riant.

Elle se pencha sur le bord de la table
 et dit : — Voilà, voilà ! dit-elle en riant.
 — Alors, voilà, voilà ! dit-elle en riant.
 — Voilà, voilà ! dit-elle en riant.

— Non, l'histoire est si simple, si simple,
 que l'on n'a pas besoin de la raconter.

— Non, l'histoire est si simple, si simple,
 que l'on n'a pas besoin de la raconter.

— Alors, voilà, voilà ! dit-elle en riant.
 — Voilà, voilà ! dit-elle en riant.

Elle se pencha sur le bord de la table
 et dit : — Voilà, voilà ! dit-elle en riant.

— Alors, voilà, voilà ! dit-elle en riant.
 — Voilà, voilà ! dit-elle en riant.

— Non, l'histoire est si simple, si simple,
 que l'on n'a pas besoin de la raconter.
 — Alors, voilà, voilà ! dit-elle en riant.
 — Voilà, voilà ! dit-elle en riant.

CHAPITRE II

J'ai ouvert devant moi, un *Fémina* daté du 15 septembre 1903. En haut de la page, trois portraits de jeunes femmes. L'une d'elles (celle de gauche) porte, bien amarré au sommet du crâne, le chignon brioche cher à l'époque. Une lavallière ferme étroitement le col de son corsage. La légende indique que « M^{lle} Pauline-Aimée Biarez, habitant 57 Paseo de Gracia, à Barcelone, a remporté le troisième prix des Monologues et Saynètes ».

Cette Pauline-Aimée Biarez est, naturellement, la future Pauline Carton. Et si son adresse est espagnole, c'est parce que son père, ingénieur de métier (il était le bras droit du baron Haussmann qui transforma si radicalement Paris sous le Second Empire), avait été, dans les années 1900, appelé à travailler en Espagne où elle-même demeura jusqu'à l'âge de 12 ans.

Tous ces détails, je ne les ai connus qu'au fil du temps, au fur et à mesure de nos conversations. Pauline ne consentait généralement à parler d'elle que dans le cadre de ce qu'elle aimait par-dessus tout :

le théâtre. Elle pensait sincèrement que personne, à moins d'être un intime, n'a vraiment envie de savoir ce qui est arrivé ou pas arrivé à son voisin, et que ce qui est passionnant pour vous ne l'est pour les autres que dans des cas rarissimes.

— La preuve, m'avait-elle expliqué un jour, essayez donc de raconter à quatre personnes assises autour de vous les événements que vous estimez, vous, avoir conditionné votre existence. A peine avez-vous prononcé trente syllabes que l'une d'elles s'écrie avec une joyeuse autorité : « Eh bien ! Moi, voici mon histoire. Vous allez voir comme elle est bizarre ! Ecoutez... » Vous n'avez plus, alors, qu'à prêter une oreille attentive et charmée au récit qu'on vous impose, jusqu'à ce qu'un troisième interlocuteur intervienne... Vite chassé lui-même par le quatrième qui brûle de placer son anecdote.

Pauline-Aimée Biarez était née à Biarritz le 4 juillet 1884 — détail qui lui avait permis d'échanger avec Lugné-Poë, au temps qu'elle jouait « Le Cercle » avec lui, en 1928, ce dialogue surréaliste. Lugné-Poë lui ayant demandé où elle était née, Pauline lui répondit : « Dans le noir ! »

— Comment ça, dans le noir ? interrogea l'acteur, interloqué.

— Oui, à la Négresse.

— La Négresse ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une gare...

Lugné-Poë n'insista pas. Evidemment, il n'était pas forcé de savoir que la Négresse est le nom dont on a baptisé la gare de Biarritz.

— En fait, précisait-elle, je suis venue au monde à Biarritz par hasard, parce que mes parents venaient



L'auteur Georges DEBOT : théâtre classique, tournées en France et en Angleterre, cabaret " Chez Suzy Solidor ", télévision, " Les souvenirs de Pauline Carton ", émission " Variance " et " Rencontre Pauline Carton-Gabrielle Dorziat " de Michèle Arnaud, " A bout portant " toujours avec Pauline Carton; radio pendant 5 ans " Les Feux de la Rampe " émission de Jean Fontaine sur France-Inter.

- Co-auteur avec Jacques-Louis Delpal du guide " Paris bleu tendre " - (Prix de l'Humour, 1973) - prête sa collaboration à différents journaux parmi lesquels l'Aurore, Paris-Press, (Edgar Schneider), France-Dimanche, Votre Beauté, Nouveaux Jours, In-Magazine.

Pauline Carton racontée par Georges Debot c'est la prolongation d'un souvenir, un hommage pour le public de l'inoubliable actrice par celui qui a été pendant les vingt dernières années de sa vie, son confident. Pauline Carton c'est une longue vie - 70 ans de théâtre - active, saine... ce sont trois époques, trois hommes, un amour : Jean Violette; un " patron " : Sacha Guitry; un ami : Georges Debot, dont elle disait qu'il était la providence de son dernier âge. Sa mort, Georges Debot ne l'accepte pas. A travers lui, c'est elle qui nous parle et qui, une fois encore, nous fait rire.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00740603 8

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

